

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Henri FRANIERE

Le rôle social des humbles

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1906, tome 8, p. 355-358

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

Le rôle social des humbles

Il est, pour nombre de catholiques, un dogme qui acquiert une certitude subjective souvent plus patente que celle de l'infaillibilité papale, à savoir que l'intelligence et la fortune sont les facteurs exclusifs d'un apostolat social efficace. Que peuvent bien faire pour elle, des accidents isolés dans la foule, sans instruction, sans fortune, dépourvus de tout ce qui donne de l'ascendant et du prestige ? La fibre catholique vibre parfois dans ces faibles âmes en de lancinantes plaintes, surtout lorsqu'elles voient nos vérités méconnues ; ce besoin d'expansion que note si bien l'ange de l'école, se fait bien sentir, mais le fameux refrain, tueur d'énergie et d'action revient au galop : « A quoi bon ? ; le mal est trop grand ; le monde est trop vaste ; que puis-je faire, moi, atome perdu au milieu des hémisphères. »

Heureux encore quand ces âmes de dilettantes, ne s'enorgueillissent pas de leur stérilité et quand leurs lèvres ne saluent pas d'un sourire persifleur les initiatives courageuses d'action chrétienne et ne traitent pas d'écervelés, de présomptueux ceux qui osent se créer une besogne pour Dieu et le prochain.

Nous ambitionnerions de faire comprendre à ces âmes apeurées que, si humbles et si peu favorisées qu'elles soient du côté de l'intelligence et de la fortune, elles possèdent toutes, en tant que catholiques, une grande puissance moralisatrice et que toutes peuvent exercer dans le milieu qui leur est propre, un fécond apostolat.

Sans doute la portée de nos actes nous échappe souvent et les conséquences de notre conduite nous sont inconnues. Sans le savoir, nous sommes des bienfaiteurs ou des objets de scandale pour des personnes que nous ne connaissons même pas — Dieu seul peut évaluer toute la portée de nos actions — Cependant si notre intention est droite nous n'avons pas à nous occuper de leurs suites imprévues, mauvaises même, et la considération de celles-ci ne doit point nous rendre inactifs, car combien de bonnes choses n'auraient pas émergé de la mêlée obscure des potentiels sans l'intervention du petit atome que nous sommes. Notre nature sociale nous obligeant à vivre parmi nos semblables, nos actes sont un spectacle pour eux et conséquemment, un exemple : que nous le voulions ou que nous ne le voulions pas, nous agissons sur autrui. Le devoir, d'ailleurs, ne consiste pas à faire de grandes choses mais à bien faire ce que l'on a à faire, si infirme que soit l'objet de notre activité ; une main divine se chargera de féconder notre action. « Nous sommes, suivant la pittoresque comparaison d'Ives le Querdec, nous sommes les madrépores qui déposent au fond des mers la parcelle du calcaire solide que, toute leur vie, ils ont sécrétée. Mais c'est avec ces parcelles fragiles et si ténues que peut se former l'ossature des Océans » (Journal d'un Evêque p. 64). Et puisque nous sommes à des considérations quasi chimiques, faut-il rappeler le rôle des microbes dans les organismes vivants ? Il n'y pas longtemps, quand les savants nous parlaient de la puissance de ces « riens » si l'on peut s'exprimer ainsi, on en riait à gorge déployée, on les traitait d'insensés, cependant... on est en passe de prouver aujourd'hui que ce qui n'était rien est sur le point d'être tout. La puissance des microbes...! presque toutes les autres s'estompent devant celle-ci.

Il n'y a pas que la chimie qui rende hommage au rôle des infiniment petits, l'histoire vient à la rescousse et nous affirme leur omnipotence.

De la synthèse des expériences de Pasteur, écrivait il y quelques années le Vicomte Vigüé « une notion fondamentale se dégageait pour tous : nous sommes gouvernés, nourris, tués, par le peuple incalculable des infiniment petits. Mais les transformations de l'Etat moderne et les fermentations des masses populaires n'ont pas attendu pour se produire l'exemple du « *Mycoderma aceti* ». Au surplus il n'est point nécessaire d'avoir le sens de l'observation bien développé pour s'apercevoir que ce sont les masses populaires, les humbles qui sont les vrais tisserands de l'histoire.

En voilà donc assez pour nous convaincre de notre puissance et nous encourager. On avait toujours cru que l'humilité et la puissance d'action étaient choses contradictoires, il advient que celle-ci est fille de celle-là.

Nos efforts d'apostolat, nos initiatives personnelles ne seront donc jamais des coups d'épée dans l'eau ; leur intercalation dans la vie commune et l'agencement même des faits sociaux nous en sont garants.

Tout catholique sait théoriquement du moins que le bon vouloir est un capital qui produit sûrement son intérêt, car à supposer que les hommes nient son versement et que du côté humain il n'y ait aucun fruit perceptible, Dieu ne le niera pas, il saura ménager les occurrences et les rapprochements qui feront fructifier ce capital qui est notre bonne volonté.

Il reste donc acquis que nous pouvons agir efficacement ; d'où, pour tout catholique, naît cette résultante : Nous devons tous agir. *Adveniat regnum Dei!* disons-nous quotidiennement dans notre prière du matin ; mais, puisque chacun de nous peut quelque chose pour l'avènement du règne du Christ, n'est-ce pas se moquer de Dieu que de se borner à un souhait si platonique ? L'amour de Dieu, la notion même de l'Eglise et le prix des âmes, voilà les trois pierres angulaires sur lesquelles repose tout apostolat et qui attestent son urgente nécessité. On objecte souvent que l'Eglise

a les paroles de l'immortalité, pourquoi donc tant se remuer ? — Sans doute l'Eglise a les paroles de l'immortalité, mais, précisément pour cette immortelle vitalité, elle compte sur le concours de tous les fidèles et la coopération successive et constante des générations mortelles car c'est par nous que Dieu veut régner sur nous. Pénétrons nous bien de ces vérités, elles valent la peine que nous nous y arrêtions ; à notre époque où l'impiété a tant de moyens d'action ou plutôt de destruction, où Satan compte tant de dévots, le prêtre demeure le défenseur officiel de la religion ; mais il ne saurait plus en être le seul. Il faut que tous les catholiques se sentent, pour ainsi dire, revêtus du sacerdoce de Jésus-Christ et ne rougissent pas de le confesser devant le siècle. Il est des milieux où, si cet apostolat laïque ne réussit à faire brèche, jamais un rayon de christianisme ne pénétrera. A la seule vue d'une soutane il est des gens qui sont saisis d'un vrai délire. Un laïque, au contraire, d'une part, initié aux enseignements de l'Eglise, de l'autre, mêlé à la société dont aucun préjugé ne le sépare, réalise les deux conditions nécessaires pour un apostolat fécond. Ce n'est d'ailleurs plus un secret pour personne que les grands catholiques contemporains ne voient le salut de la société moderne que dans un ministère sérieux et constant de tous les catholiques, depuis le plus humble laquais jusqu'aux immortels du palais Mazarin.

HENRI FRANIERE